



Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

88-89 | 2002

Médecine et biologie

Ouvertures

Anthropologie, économie, biologie

Laurent Bazin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/2862>

DOI : 10.4000/jda.2862

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2002

Pagination : 151-157

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Laurent Bazin, « Ouvertures », *Journal des anthropologues* [En ligne], 88-89 | 2002, mis en ligne le 01 juin 2003, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/2862> ; DOI : 10.4000/jda.2862

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Journal des anthropologues

Ouvertures

Anthropologie, économie, biologie

Laurent Bazin

- 1 Ce dossier du *Journal des anthropologues* reprend une partie des communications présentées lors des rencontres « Anthropologie et biologie : regards croisés », organisées par l'Association française des anthropologues le 30 mai 2001. Ces rencontres intervenaient après la journée d'étude « Anthropologie et économie » qui s'était tenue l'année précédente¹.
- 2 L'idée de départ était de convier simultanément à des travaux sur ces deux thèmes : celui des rapports entre l'anthropologie sociale et l'économie ; celui des rapports entre l'anthropologie sociale et l'anthropologie biologique. Les questions étaient finalement trop vastes pour être rassemblées en une seule occasion, et nous avons fini par les dissocier. Pourquoi vouloir rapprocher les questions, d'une part, du croisement des regards portés sur l'économie par l'anthropologie sociale et les sciences économiques et, d'autre part, du croisement des regards portés sur la biologie par les deux branches de l'anthropologie ?
- 3 L'hypothèse qui justifie ce rapprochement était qu'un parallèle pouvait être fait sur les questions épistémologiques que soulèvent ces deux fronts disciplinaires. La biologie est, par définition, une science naturelle ; l'anthropologie biologique, quant à elle, hésite sur le statut qu'elle veut ou qu'elle peut accorder aux formes sociales. L'économie, dans ses franges les plus orthodoxes, a tendance à naturaliser son objet, pour en extirper l'épaisseur des rapports sociaux. Parmi les sciences sociales, c'est la seule qui continue de se rêver sur le modèle des sciences naturelles : une ambition qui n'est pas sans provoquer des dissensions internes, comme en témoigne le récent différend sur l'enseignement des mathématiques dans les formations universitaires d'économie. Dans le cas de l'anthropologie biologique comme dans celui des sciences économiques se pose la question de la place accordée aux phénomènes sociaux, du point de vue de la méthode comme dans la construction de modèles explicatifs. Dans chaque cas, on peut estimer que les réponses à cette question varient selon trois pôles :
 - l'occultation pure et simple favorisée par un repli académique et appuyée sur l'idée d'une pureté de la science à l'égard des rapports sociaux ;

- une sorte d'impérialisme disciplinaire qui tente d'imposer la vision d'une détermination du social par l'économique ou par le biologique ;
 - des tentatives d'ouverture et d'aménagement qui voient s'ériger une socio-économie d'un côté et, de l'autre, une biologie réintroduisant la sociologie dans ses méthodes d'élaboration des connaissances.
- 4 Quelles que soient les positions cependant, il semble bien que les dialogues et la collaboration entre disciplines soient, comme toujours, loin d'être immédiats, alors même que la résolution de certains problèmes exigerait une coopération allant dans le sens d'une totalisation. Les difficultés que nous avons eues, lors de la préparation des rencontres puis celle de ce numéro, à instaurer une communication effective avec des anthropologues biologistes est une manifestation parmi d'autres de l'écart existant.
- 5 De leur côté, les anthropologues sociaux se montrent peu souvent enclins, actuellement, à inscrire dans leurs problématiques et dans leurs démarches méthodologiques la réalité des phénomènes économiques comme celle des phénomènes biologiques. Ceux-ci sont alors purement et simplement ignorés, extirpés des objets de recherche et abandonnés à des branches de la discipline qui, de ce fait même, se trouvent marginalisées.
- 6 L'éclipse subie par l'anthropologie économique depuis une vingtaine d'années le montre bien, tout comme la réticence manifeste dans le milieu anthropologique pour s'interroger sur les mutations économiques les plus essentielles de la période actuelle². Les tentatives d'unification des disciplines (anthropologie, économie, sociologie voire histoire) qui furent tentées par l'anthropologie économique sous l'égide du marxisme, mais aussi de l'école de Polanyi ou encore de l'écologie humaine, apparaissent désormais lointaines. L'anthropologie sociale tend en effet à survaloriser l'interprétation des phénomènes sociaux sous l'angle des systèmes symboliques et de représentations. De la sorte, les rapports entre les disciplines s'enfoncent dans une incompréhension réciproque.
- 7 Ainsi, pour reprendre une dialectique ancienne, cette attitude, marquée par un rejet du matérialisme, se traduit de fait par un confinement tendanciel dans une sorte d'idéalisme – non nécessairement assumé en tant que tel – qui implique la scotomisation d'une très large partie des débats qui ont néanmoins traversé et structuré la discipline.
- 8 Le même constat me paraît pouvoir s'appliquer aux rapports entre les deux disciplines éponymes, l'anthropologie sociale et l'anthropologie biologique, si ce n'est que le passif semble encore plus lourd. D'une manière générale, l'anthropologie sociale a tendance à considérer avec méfiance l'anthropologie biologique, envers laquelle un mauvais procès semble devoir se répéter.
- 9 Tout d'abord, est fréquemment évoqué comme motif de défiance le rejet du précédent racialisant de l'anthropologie jusqu'à la première moitié du XX^e siècle et du concours qu'elle a apporté – directement ou sur le mode de la connivence, volontairement ou malgré elle – à l'édification des idéologies politiques racistes qui ont montré leur potentiel de destruction durant la seconde guerre mondiale. L'anthropologie sociale vise alors à exorciser une dérive épistémique pour le moins malencontreuse. En résulte une volonté de démarcation d'avec l'anthropologie biologique, toujours soupçonnée d'être susceptible de se laisser aller à reproduire consciemment ou inconsciemment les glissements du passé. Deux remarques générales peuvent être rapidement énoncées à l'encontre d'une telle vision de l'anthropologie biologique, outre qu'elle ne correspond pas à la pratique effective d'une discipline recouvrant par ailleurs un large éventail d'objets de recherche (Susanne, 1999).

- 10 D'une part, l'idéologie racialisante a imprégné la totalité de la discipline anthropologique, et pas seulement, selon l'image d'Epinal, les scientifiques qui s'étaient mis en tête de mesurer des crânes pour tenter d'établir sur des bases physiques l'idée de race. Ensuite – et cela, les analystes du racisme l'ont abondamment démontré – les modes de différentiation qui supportent les formes actuelles du racisme se sont largement translatés dans un registre culturaliste : c'est bien aujourd'hui l'anthropologie sociale et culturelle, lorsqu'elle continue à accepter d'endosser le rôle de spécialiste de l'altérité proche ou lointaine, qui s'engouffre dans une démarche aventureuse risquant de contribuer, par le seul fait de ses enquêtes et de la délimitation de ses objets, au renforcement des processus de désignation, de stigmatisation et de rejet de l'autre.
- 11 Le terme naturalisation, qui vient d'être employé à propos des sciences économiques, doit être compris dans sa polysémie intrinsèque et par-delà les fausses évidences qu'il véhicule. D'un point de vue épistémologique, il ne renvoie pas exclusivement aux modes d'inscription du social dans l'ordre naturel, biologique, mais plutôt aux hypothèses scientifiques et aux méthodologies qui restent prises dans l'imitation des sciences naturelles, impliquant réification de l'objet et illusion d'une autonomie de la connaissance et de l'observation vis-à-vis de ce dernier. Le culturalisme, l'anthropologie symboliste encore attachée à ses modèles positivistes ou encore les différents courants ethnographiques, qui envisagent chacun à sa manière les rapports sociaux comme des fragments d'une réalité à objectiver et à décrire, sont autant de voies de naturalisation du social qui se glissent dans l'anthropologie sociale et culturelle.
- 12 Un second différend porte sur le péril de la sociobiologie, qui fait un retour manifeste, notamment aux Etats-Unis et auquel certaines fractions de l'anthropologie biologique – l'anthropologie génétique – sont soupçonnées de contribuer. Le récent scandale portant sur les manipulations de la rougeole chez les Yanomami à des fins d'expérimentation vient aujourd'hui témoigner d'une certaine manière de l'acuité des enjeux qui se concentrent actuellement sur ce sursaut de la sociobiologie. Une troisième source de défiance, plus récente, concerne l'avancée des sciences cognitives et du cognitivisme, par l'entremise, cette fois, des neurosciences.
- 13 Ces deux derniers courants, la sociobiologie et ses dérivés passés ou actuels, d'un côté, les sciences cognitives de l'autre, marquent, me semble-t-il, dans la période des trente dernières années, des tentatives de réunification d'une anthropologie ou même d'une science du vivant sous l'égide d'une focalisation sur les mécanismes biologiques satellisant le social. Anthropologues et sociologues peuvent toujours protester et invoquer Durkheim pour justifier l'hétérogénéité radicale des problématiques des sciences sociales d'un côté et des sciences naturelles de l'autre : ces tentatives ont d'autant plus d'audience qu'elles manifestent des failles dans la réflexion anthropologique. Elles accompagnent de nouvelles avancées des sciences biologiques, que les anthropologues sociaux méconnaissent le plus souvent, par désintérêt ou par ignorance.
- 14 Sur le terrain du rapport entre le biologique et le social, d'aucuns objecteraient que les antécédents ne manquent pas dans l'anthropologie sociale et culturelle, tant la dualité nature/culture apparaît prégnante et structurante dans la discipline. Eriger l'explication culturelle en rempart des entreprises scientifiques de biologisation du social reste en outre une tentation fréquente, particulièrement aux Etats-Unis où elle correspond à une tradition scientifique toujours bien ancrée. Quelles que soient les orientations qu'elle ait pu produire ou qu'elle continue d'inspirer, cette dichotomie apparaît aujourd'hui

passablement dépassée et se révèle rapidement illusoire. Tout d'abord, elle s'enlise dans une dialectique qui, en opposant deux entités autonomisées, s'avère précisément incapable de dépasser cette opposition pour penser les points d'articulation et les régimes d'interdépendance entre le social, le biologique et, j'ajouterais, le psychique.

- 15 En second lieu, l'existence même de ces entités ou, si l'on veut, leur universalité, pose problème. Ce problème a été périodiquement soulevé dans la discipline, par exemple par la critique féministe lorsqu'elle a remis en question la catégorie de sexe ou par la contestation de l'anthropologie de la parenté. Il apparaît constamment sous-jacent à des enjeux politiques, idéologiques et économiques.
- 16 Enfin, et c'est peut-être là que se trouvent les limites d'une anthropologie universaliste cherchant à caractériser l'humanité par ses invariants et en la détachant de la nature : en réinscrivant l'humanité dans une science du vivant, les sciences biologiques ouvrent la voie à une réflexion sur les interdépendances du biologique, du psychique et du social qui dépasse largement les frontières de l'humanité et déborde la réflexion anthropologique en sapant ses postulats fondamentaux.
- 17 Les biotechnologies et les nouvelles « chimères » qu'elles produisent jouent spécialement sur la frontière mythique que constitue le binôme nature/culture. Les crispations scientifiques que ce dernier suscite aujourd'hui – comme hier³ – paraissent bien stériles. Elles demeurent peu déchiffrables si on ignore qu'elles sont, de fait, surdéterminées par les conflits sociaux (juridiques, politiques, idéologiques, etc.) et les compétitions économiques dont le binôme nature/culture est, précisément, l'enjeu.
- 18 C'est pourquoi il semble nécessaire et urgent, d'abord de dépasser une telle opposition conceptuelle, et d'ouvrir une réflexion sur la place de pivot qu'occupent aujourd'hui les sciences biologiques dans la production imaginaire et idéologique ainsi que dans la configuration des rapports sociaux et politiques, sur des scènes sectorielles et localisées autant que dans le procès même de la globalisation. La médicalisation du social (Hours, à paraître) et du psychique (Ehrenberg & Lovell, 2001) qui redessinent les modalités de fabrication du sujet dans sa relation avec le monde, en sont des manifestations saillantes. Elles sont à mettre en relation avec le redéploiement d'une économie capitaliste qui montre de très fortes capacités à capter techniques et connaissances (dont celles produites par les sciences biologiques) d'une part, et d'autre part à imposer l'institution de ses modèles de production et d'échange, entendus en termes de modes d'organisation et de domination mais aussi idéologiques et cognitifs.

BIBLIOGRAPHIE

EHRENBURG A., LOVELL A., 2001. « Pourquoi avons-nous besoin d'une réflexion sur la psychiatrie ? », in EHRENBURG A. & LOVELL A. (dir.), *La maladie mentale en mutation. Psychiatrie et société*. Paris, Odile Jacob.

HOURS B., à paraître. *Domination, dépendances, globalisation*. Paris, L'Harmattan.

JOURNAL DES ANTHROPOLOGUES, 2000. Anthropologie et économie, 84.

SUSANNE C., 1999. « Anthropologie biologique : un futur ? », *Journal des anthropologues*, 79 : 155-168.

WEEKS J., 1985. *Sexuality and Its Discontents*. London, Routledge & Kegan Paul.

WEEKS J., 2000. « L’empreinte culturelle », *Journal des anthropologues*, 82-83 : 25-39.

NOTES

1. Voir le n° 84 du *Journal des anthropologues* (2001).
 2. Voir dans ce numéro L. Bazin & M. Selim : « Ethnographie, culture et globalisation. Problématisations anthropologiques du marché ».
 3. La réévaluation des travaux de l’anthropologie culturelle américaine du début du XX^e et de leur contexte de développement est, sur ce point, éclairante. Voir les travaux de J. Weeks (1985, 2000).
-

AUTEUR

LAURENT BAZIN

CLERSE-IFRESI